

XIX^{ème} année

N^o 10

—o—

Octobre

1916

—o—

—o—

ANNALLES

des

PRETRES-ADORATEURS

et de la

LIGUE SACERDOTALE DE LA COMMUNION



NOUVELLE SERIE

ABONNEMENT:

Canada: \$1.00 Etats-Unis: \$1.25

368 MONT-ROYAL EST, MONTREAL, P. Q.

Direction de l'Œuvre

DIRECTEUR GENERAL POUR LE CANADA: R. P. DIRECTEUR,
368 Avenue Mont-Royal Est, Montréal.

Directeurs diocésains

MONTREAL: Monsieur le chanoine Jos. Savaria, curé de Lachine, P. Q.

QUÉBEC: Monsieur l'abbé C. A. Collet, 2 rue Richelieu, Québec.

OTTAWA: Monsieur le chanoine L.-N. Campeau, chancelier de l'Archevêché.

CHICOUTIMI: Monsieur l'abbé F.-X. Frenette, procureur à l'Evêché de Chicoutimi.

RIMOUSKI: Monsieur l'abbé J. Lionel Roy, directeur au grand Séminaire de Rimouski.

NICOLET: Monsieur l'abbé F.-A. St-Germain, Evêché de Nicolet.

ST-HYACINTHE: Monsieur le chanoine L.-T. Proulx, Séminaire de St-Hyacinthe.

SHERBROOKE: Monsieur l'abbé J.-Chs. McGee, Sutton, P.Q.

TROIS-RIVIERES: Monsieur l'abbé Léon Lamothe. Précieux-Sang, Trois-Rivières.

VALLEYFIELD: Monsieur l'abbé J.-S. Edmond Aubin, Collège de Valleyfield.

JOLIETTE: Mgr Eustache Dugas, Vicaire Général, Evêché de Joliette.

ST-BONIFACE: Mgr Frs.-Az. Dugas, V. G., Archevêché de St-Boniface.

REGINA: Rév. Zéphirin Marois, Evêché de Régina, Sask.

TORONTO: Rev. A. O'Leary, St. Mary's Church, Collingwood, Ont.

KINGSTON: Rev. Archibald Hanley, Archbishop's Palace, Kingston, Ont.

LONDON: Rev. Theo. Valentin, St-Joseph's Hospital, London, Ont.

HAMILTON: Very Reverend Michel J. Weidner, Hespeler, Ont.

HALIFAX: Rev. Gerald Murphy, St-Patrick's Church, Halifax.

CHARLOTTETOWN: Reverend M. Monaghan, Vernon River, Co. Queen, P. E. I.

PETERBORO: Rev. Patrick J. Kelley, St-Peter's Cathedral, Peterboro, Ont.

MONT-LAURIER: Monsieur l'abbé J.-Eug. Limoges, Curé de la Cathédrale de Mont-Laurier.

SAINT-JEAN: Monsieur l'abbé M.-E. Savage, Moncton, N. B.

EDMONTON: Rév. Père L. Simard, O. M. I., Archevêché de St-Albert Alta.

ANTIGONISH: Rev. Michael Gillis, Antigonish, N. S.

PEMBROKE: Monsieur l'abbé Henri Martel, La Passe, Ont.



AD SACERDOTES ADORATORES

De Hebdomadaria Adorationis Hora

Ecce Magister adest et te vocat : eia Sacerdos
Surge cito, propera nam pretiosa datur
Hora tibi in terris praesentem visere Christum,
Intima cordis ei pandere vota tui.
O dulce alloquium, o dulcis praesentia Jesu,
O fortuna, o sors concupienda nimis !
Quanta tibi bona, quot quantosque recondet
Sursum thesauros, haec brevis hora tibi.
Exigit an nimium Christus, quum, more precantis
Poscit in hebdomada debita nostra semel ?
Nonne eadem posset cunctis urgere diebus ?
An non ius repetens plus tua quam sua agit ?
Eia age, rumpe moras, Christo te siste, Sacerdos,
Quae iure exquirat munera redde libens.
Pronus adora, reddito grates, rite satisfac,
Et pete fidenter : quattuor ista cupit
Sub sacris Christus speciebus victima amoris,
Qui crucis excessum iugiter hic renovat.
O utinam nobis (sed frustra) una horula detur,
Clamant ex Orco quos ignis acer edit.
Haec pretiosa tibi gratis datur hora, sacerdos
Particulam ne te praetereisse sinas.

F. Z., *Sac. Ad.*

L'Eucharistie et le Pape ⁽¹⁾

Messeigneurs, Messieurs,

J'entrerais dans ce sujet si doux à traiter par un souvenir qui non seulement m'est personnel, mais encore commun à plusieurs d'entre vous.

C'était le onze septembre de l'an 1913. A peine quelques heures après la clôture dans la Ville Eternelle du premier congrès des Prêtres-Adorateurs, nous nous étions transportés, le cœur encore plein des plus douces émotions, à la Basilique de Saint-Pierre, heureux de pouvoir nous prosterner pour une heure d'adoration devant l'Hostie Sainte, exposée sur le maître-autel de l'auguste Sanctuaire, sous la coupole de Michel-Ange, près du tombeau du premier Pape.

L'ardente parole de l'évêque de Syracuse nous fit assister alors à une scène lointaine, mais qui semblait revivre sous nos yeux en ces instants de Paradis. Jésus à Capharnaüm, au lendemain de la multiplication des pains, avait annoncé le don ineffable qu'il voulait faire aux hommes. La promesse mystérieuse, la grandeur du don avaient provoqué chez les assistants de l'étonnement, de la surprise ; les timides, les matérialistes, les indifférents s'éloignèrent ; quelques-uns restèrent et encore avaient-ils peut-être une foi vacillante, puisque le Maître leur adressa la plainte amoureuse : *Voulez-vous, vous aussi, vous en aller ?* Mais voici qu'une âme a entendu la parole de Jésus ; cette âme, c'est celle de Pierre, du premier des Papes, comme si dès lors il eût voulu confirmer ses frères,

(1) Discours prononcé en italien par S. G. Mgr Louis Gavotti, évêque de Casale, au Congrès Eucharistique Régional de Tortone (18-21 juin 1914). Mgr. Louis Gavotti a été, quelques mois après le Congrès eucharistique de Tortone, élevé au siège archiépiscopal de Gênes. Membre de l'Association des Prêtres-Adorateurs, il a prêché de parole et d'exemple, et dans son diocèse de Casale, il fut un apôtre de la communion fréquente et de celle des enfants.

qui prononça ces paroles mémorables : *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes* (St. Jean, VI, 69).

La scène de Capharnaüm, ai-je dit, se renouvelait en cet instant. Jésus était présent sous les voiles eucharistiques ; en haut et en bas, à travers les immenses nefs du temple se succédaient les visiteurs pas toujours dévots, mais l'esprit de Pierre semblait planer tout autour. En notre nom, pour ainsi dire, il redisait l'antique adoration ou plutôt confession sur cette terre, lieu de son martyre, sous ces voûtes majestueuses, où dans la splendeur des mosaïques, brillaient les paroles des promesses et des missions divines. En attendant, à quelques pas de là, Pierre ressuscité nous attendait.

Oui, le Pontife, le doux et énergique Pie X, qui nous avait écoutés dans son église et qui aurait voulu être lui aussi au milieu de nous, nous attendait pour nous bénir.

L'âme enivrée des douceurs de la cérémonie eucharistique, nous volâmes de la Basilique au Palais du Vatican, et une fois entrés dans la cour de Saint-Damase, nos regards tout à coup se portèrent en haut, sur le balcon de Raphaël, d'où le Pontife devait apparaître. Après des chuchotements, un silence, des éclats de trompette, voici que les applaudissements éclatent : c'est le Pape. Il nous apparut comme du haut d'un trône, blanc, tel que nous avons contemplé auparavant l'Hostie Sainte, l'aspect grave, souriant, paternel. Il écouta nos cantiques, accueillit nos acclamations et nos applaudissements, et sa main se leva pour nous bénir.

De la même manière nous avons un peu auparavant reçu la bénédiction de Jésus dans son Sacrement.

Il est difficile de redire ces impressions éprouvées en cet instant, de décrire l'enthousiasme de toute cette foule qui acclamait le successeur de Saint Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ ; je dirai seulement que cette main qui se levait pour nous bénir rappelait, comme le dit saint Jean-Chrysostome à propos du Sacrifice Eucharistique, la main invisible du Christ Jésus : *Christi manum invisibiliter extensam* (Hom. 60 ad Antioch.), je dirai que j'eus l'impression d'une seconde manifestation eu-

charistique, une révélation des étonnants rapports qui existait entre le Pape et le Sacrement de nos autels.

Comme hommage donc à Jésus, qui vit et règne voilé sous les apparences eucharistiques et dans la personne du Pape, rappelons en quelques mots brefs, ces mêmes rapports.

*
* *

Mettons-nous devant l'Hostie consacrée : que disent les sens ? C'est un peu de pain blanc. Mettons-nous devant le Pape, les sens nous disent : c'est un homme vêtu de blanc. Mais que la foi vienne s'y ajouter, elle déchire les voiles, manifeste les mystères et nous dit : Ceci n'est pas du pain ; ceci n'a que les apparences du pain ; en réalité, c'est le corps vivant de l'Homme-Dieu, de Celui qui dans son amour infini nous a rachetés, qui a annoncé cette nourriture *pro mundi vita* (Jean, VI, 52), qui a promis de ne pas nous laisser orphelins, mais de demeurer continuellement avec nous ; c'est lui qui a prononcé les paroles mémorables : *Hoc est corpus meum . . . , hoc facite in meam commemorationem.*

Cet homme maintenant, ce vieillard vêtu de blanc, ce n'est pas un homme comme les autres, c'est lui, le représentant sur la terre de l'autorité de Dieu lui-même, c'est, au dire de saint Jérôme, "le Vicaire de Jésus-Christ, chargé de confirmer la foi des chrétiens," celui à qui fut dit dans la personne de Pierre : Confirme tes frères . . . pais mes agneaux, pais mes brebis . . . tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le Ciel et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le Ciel : *quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cælis et quodcumque solveris super terram erit solutum et in cælis* (Math, XVI, 19).

Sublimes grandeurs ! Affinités admirables ! Si l'on veut bien me le permettre, je dirai que l'Eucharistie et la Papauté sont les deux chefs-d'œuvre du cœur de Jésus-Christ. Ce cœur brûlait du désir de demeurer avec nous, avec les hommes qu'il a tant aimés ; partant, dans chaque tabernacle trouve-t-on un ciboire, un ostensor et, sous le voile blanc des parcelles, de

l'Hostie, voici que Jésus reste en notre compagnie, passant de longues heures dans l'attente de nos visites, toujours disposé à s'unir intimement à nous dans la sainte communion, voulant faire de nous et de lui comme une seule et même chose. Cependant son cœur aimant désire non seulement l'union avec la personne aimée, mais encore lui parler, et voici que Jésus parle aux hommes au moyen de celui qui sur la terre le remplace, le Pape. Qu'il ait nom Pierre ou Innocent, Léon XIII ou Pie X, quand il parle, de sa bouche qui fut appelée par saint Jean-Chrysostome la "bouche de Jésus-Christ", s'échappe la parole de la vérité, du salut, de la paix; cette parole, comme celle de Jésus, rassure: *Ego sum, nolite timere*, (Math. XX, 27); pardonne: *Confide fili, remittuntur tibi peccata* (Math. IX, 2); accueille: *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (Math, XI, 28).

Oh! qu'ils avaient donc bien raison, sainte Catherine de Sienne et saint François de Sales, de répéter avec l'intention propre aux saints, ces paroles qui se peuvent appliquer tout aussi bien au Pape qu'au Sacrement: "Le Christ plein de douceur sur la terre"!

Mais pénétrons encore un peu plus avant dans ces admirables harmonies.

(A suivre)

Dévotion à la Sainte Eucharistie ⁽¹⁾

(Souvenir de Retraite)

Un jour, Notre Seigneur Jésus-Christ allait de la Judée dans la Galilée en passant par la Samarie. Fatigué de la longueur de la route, il s'assit sur le bord d'un puits. A ce moment, une femme de la ville voisine vint là chercher de l'eau. Le Divin Maître qui avait sur cette âme des desseins de grande miséri-

(1) Lettre circulaire de S. G. Monseigneur O.-E. Mathieu, évêque de Régina, au Clergé de son diocèse.

corde, lui demanda à boire, et, après avoir échangé avec elle quelques paroles, faisant allusion à ce qu'il était lui-même, il dit : "Si vous connaissiez le don de Dieu !"

Le don par excellence de Dieu, vous le savez mieux que tout autre, c'est la Sainte Eucharistie. Dieu est savant, c'est vrai. Dans les Saintes Ecritures, il est appelé le Dieu des sciences. Dieu est sage; sa sagesse "atteint avec force d'une extrémité à une autre extrémité et dispose toutes choses avec douceur", dit le Prophète. Dieu est puissant. N'est-ce pas lui qui a jeté dans les espaces célestes ces astres innombrables, ces mondes merveilleux qui racontent si éloquemment sa gloire ? Dieu est riche. A lui appartient la terre et tout ce qu'elle renferme. Il n'est pas un bienfait qui ne soit une émanation de sa souveraine bonté.

Et cependant, dit St Augustin, tout savant, tout sage, tout puissant, tout riche qu'il est, il ne pouvait rien nous donner de plus excellent, de plus précieux que la Sainte Eucharistie.

Pour que vous ayez à cœur de profiter le plus parfaitement possible de ce don incomparable, nous vous passons, à la fin de cette retraite, ces quelques pages écrites par une main amie ; nous vous prions de méditer sur les vérités qu'elles renferment et nous supplions Dieu de bénir cet humble travail, de lui faire porter des fruits salutaires dans vos âmes que nous aimerions voir de plus en plus agréables à Dieu pour votre bonheur et pour le nôtre.

*
* *

Ce n'est pas aux prêtres qu'il est nécessaire de dire cette parole du saint Précurseur : "*Medius vestrum stat quem vos nescitis*". Les prêtres consacrent le pain et le vin ; ils offrent l'adorable sacrifice ; ils distribuent aux fidèles la Sainte Eucharistie ; ils la placent sur l'autel pour la faire adorer ; ils l'enferment dans le ciboire pour la conserver dans le saint Tabernacle.

L'oubli de ce mystère ineffable, de cette grande preuve de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, de ce trésor au-dessus de tous les trésors, est une chose impossible pour le prêtre qui n'a pas eu le malheur de perdre la foi.

Mais suffit-il au prêtre de savoir et de croire, quand il s'agit du très saint et très auguste Sacrement de l'autel ? Eh ! mon Dieu, les démons sont bien obligés de croire à la parole de Jésus-Christ : "*Hoc est corpus meum*". Quel avantage leur revient-il de cette foi ?

Ce qu'il faut à un prêtre, c'est l'amour de Jésus-Christ, vivant à côté de lui ; c'est *la dévotion la plus sincère*, la plus constante, la plus affectueuse, pour le divin Sacrement qui nous donne la personne elle-même du Sauveur, qui nous la livre entièrement, qui la met à notre usage, qui en fait notre victime, notre nourriture.

On dit généralement dans le monde qu'une trop grande familiarité conduit souvent au mépris. Ne serait-ce pas la raison pour laquelle, dans certaines paroisses, les serviteurs de l'église, les laïques employés à l'autel, sont les moins respectueux, les moins pieux de tous les fidèles ?

Mais personne n'aurait le courage de soupçonner le même scandale quand il s'agit d'un prêtre. Une sorte de familiarité existe, c'est vrai, entre Jésus-Christ et lui. Le prêtre parle et Jésus descend sur l'autel ; le prêtre porte le Saint Sacrement d'un endroit à un autre ; il le voit constamment sous ses yeux ; il le touche ; il en est le maître. Y aurait-il quelque danger dans ces sublimes privilèges, dans ces fonctions divines si souvent exercées ? C'est possible.

Or ce danger n'est pas précisément celui de l'affaiblissement de la foi spéculative, c'est l'affaiblissement de la dévotion, de la reconnaissance, de l'amour. Il n'est peut-être pas difficile de rencontrer des prêtres qui, après dix ans de ministère, sont moins pieux, moins dévots à l'égard de la divine Eucharistie qu'ils ne l'étaient au début de leur carrière sacerdotale. C'est un vrai malheur.

Pour éviter ce mal qui est grand, il est important de méditer souvent sur la dévotion du prêtre envers la Sainte Eucharistie. Nous ne saurions donc trop appliquer notre esprit et notre cœur aux considérations qui doivent nous porter à entretenir dans notre âme le feu sacré de la dévotion et de l'amour à l'égard du plus sublime des mystères.

Et d'abord adressons-nous cette question très grave et qui mérite toute l'attention dont nous sommes capables : A qui Notre Divin Sauveur a-t-il dit : "Faites ceci en mémoire de moi" ? C'est aux prêtres. Quelle est cette œuvre, cette action dont le prêtre a reçu la puissance ? C'est la consécration, la transsubstantiation, c'est le changement du pain au corps de Jésus, du vin en son sang. Peut-on trouver au ciel ou sur la terre un pouvoir tel que celui qu'exerce le prêtre relativement à la personne elle-même de Jésus-Christ ?

Maintenant nous pouvons nous demander : quand le disciple bien-aimé écrivait cette parole profonde : "*In finem dilexit eos*", son intention ne fut-elle pas de donner au ministre du Sacrement la première place dans cet amour que le Divin Sauveur témoignait alors envers toute l'Eglise ? Il faudrait avoir le courage de proférer un blasphème pour oser dire que St Jean n'a pas vu la distance immense qui sépare le prêtre du simple fidèle, quand il s'agit de la Sainte Eucharistie.

Il est évident que le prêtre a reçu, dans la part qui lui a été faite par Jésus-Christ relativement à l'Eucharistie, incomparablement plus que le simple fidèle.

Ce sont les prêtres que Jésus a proclamés ses amis par état, au moment de leur consécration sacerdotale, en les faisant sortir de la condition de serviteurs et en leur livrant tous ses droits sur son être eucharistique. "*Jam non dicam vos servos ; vos autem dixi amicos, quia omnia quæ audivi a Patre meo, nota feci vobis.*"

Ce sont les prêtres que Jésus appelle très particulièrement "les siens" et qui le sont en toute vérité ; car il les a choisis et appelés pour être uniquement à lui et à son service dans son Tabernacle bien autrement saint que celui qu'entouraient leurs ancêtres de la tribu lévitique. L'obligation fondamentale de leur vocation est d'être à lui seul et de vivre en sa compagnie personnelle : "*Ego tuli levitas de medio filiorum Israel ut sint mei et servient mihi pro Israel in tabernaculo foederis.*"

Et pour le bon accomplissement de ce ministère d'amitié, Il leur donne trois précieux privilèges : la connaissance intime de ce qu'Il est, la science de ses mystères et la confiance

de ses secrets qu'Il ne peut confier au peuple : "*quia omnia quæ audivi de Patre meo nota feci vobis.*"

Il leur donne le temps et le loisir de demeurer avec Lui, car il les exempte de toutes charges domestiques ou civiles, se faisant lui-même leur unique héritage à cultiver, leur unique négoce à poursuivre, leur unique affaire à traiter : "*Non habebunt sacerdotes partem cum reliquo Israel ; Dominus enim est hæreditas eorum.*"

Il leur donne la liberté du cœur pour l'aimer seul ; car Il les enlève à tout amour terrestre et les consacre à son unique amour par un solennel serment : "*Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum*". Ses prêtres sont donc bien ses amis, les siens, ses très chers, ses amis de prédilection.

Or le principe posé par Jésus-Christ dans cette parole qu'il nous faut souvent méditer : "*Cui multum datum est, multum quæretur ab eo*", ce principe doit surtout s'appliquer au don mémorable, à la grâce des grâces, au Très Saint Sacrement de l'autel.

Mais que doivent à Jésus-Christ les simples fidèles ? Que doivent-ils à son Corps adorable, à son Sang précieux laissé à l'Eglise ? Sans doute un culte, une adoration, un respect, des hommages, une dévotion qui surpassent tout autre culte, toute autre dévotion. C'est ce que nous ne cessons de dire aux fidèles, si nous avons à cœur leur salut.

Eh bien, ce culte, cette adoration, ces hommages, cette dévotion, en un mot, le prêtre ne doit-il pas en être le modèle, en donner l'exemple ? Jésus n'exige-t-il pas de lui plus que des chrétiens laïques qui n'ont pas ses lumières, qui ne partagent pas ses privilèges ? C'est lui, le prêtre, qui est le gardien de l'Eucharistie, qui en a été constitué le protecteur, le défenseur ; c'est lui qui en est le dépositaire. Or tout cela établit entre la Sainte Eucharistie et lui des rapports fréquents, intimes, auxquels il ne sera jamais permis à un laïque d'aspirer.

Et ces réflexions prouvent que la dévotion du prêtre envers l'Eucharistie doit surpasser celle des fidèles autant que ses prérogatives surpassent celles de ceux qu'il est appelé à diriger.

(A suivre)

SUJET D'ADORATION

Le "Pater" médité devant le T. S. Sacrement

SIXIEME DEMANDE

Et ne nos inducas in tentationem.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

I. — Adoration

Tenter, dit saint Thomas d'Aquin, n'est rien autre qu'expérimenter, éprouver ; dès lors, tenter l'homme, c'est éprouver sa vertu : *unde tentare hominem est probare virtutem ejus*. Or la vertu de l'homme consiste à faire le bien et à éviter le mal : *declina a malo et fac bonum* (Ps. XXXIII, 15) ; d'où deux sortes d'épreuves ou de tentations ; par l'une l'homme est appelé à montrer s'il est prompt au bien, et de cette forme d'épreuve Dieu use souvent envers ses serviteurs....

L'autre forme d'épreuve, qui a plus spécialement retenu le nom de tentation, pousse l'homme au mal, c'est-à-dire au péché, et, selon l'issue, montre ou la grandeur de sa vertu ou son défaut : *probatur virtus hominis per inductionem ad malum*. C'est de cette forme de la tentation que Jésus nous enseigne à dire à Dieu, par cette sixième demande : Ne nous induisez pas en tentation.

Jésus ne nous enseigne pas à demander de ne pas être tentés : *docet nos rogare non ut non tentemur*, mais de ne pas être induits en tentation, de ne pas succomber par consentement à la tentation, *docet petere ut non inducamur in tentationem per consensum*.

Pourquoi donc Jésus ne nous a-t-il pas enseigné à demander de n'être pas tentés ? Est-ce donc que la tentation est une loi nécessaire et qu'elle peut constituer à quelque titre un bien pour nous ?— Et pourquoi nous enseigne-t-il à demander à

Dieu qu'il ne nous laisse pas succomber à la tentation ? Est-ce donc que c'est Dieu lui-même qui nous y induit ? Ou notre victoire sur la tentation dépend-elle donc uniquement de lui ?

La tentation, dans le sens où nous la prenons ici, est en soi, dit Corneille de Lapiere, par sa nature, un mal, puisqu'elle pousse au mal, mais *per accidens*, elle est bonne pour les justes qui, par leur vertu, tirent du mal le bien. (In Epist. Jacob., c. 1.) Et parce que la tentation est un mal en soi, elle n'est jamais l'œuvre de Dieu : *Deus intentator malorum est*, dit l'apôtre saint Jacques, Dieu ne tente personne, et dès lors, quand vous êtes tenté, n'attribuez pas cette tentation à Dieu (1, 13). Mais rien n'arrive dans le monde sans l'ordre ou la permission de Dieu ; rien ne peut être soustrait à la direction de sa providence ; puisque donc la tentation n'est pas voulue directement de Dieu, il reste qu'elle est permise par lui et qu'il l'utilise pour sa gloire et la sanctification de ses élus qui sont les fins de toutes ses œuvres.

D'ailleurs la tentation est une loi universelle ; il n'est personne qui ne soit soumis à son empire, et dès lors, pour préserver une âme de la tentation, Dieu doit déroger aux lois ordinaires de sa providence par un véritable miracle ; or, il est de sa sagesse infinie de ne pas multiplier ces dérogations aux lois générales, mais d'atteindre ses fins en utilisant les défaillances prévues et possibles des causes secondes.

Si la tentation est une loi universelle, à laquelle nul ne peut se soustraire, c'est que nul ne peut échapper ici-bas aux agents de la tentation dont l'un, le premier, est dans la chair même et le cœur de l'homme et constitue le terrain d'action des deux agents : le démon et le monde. Aussi comme nul ne peut se fuir lui-même, nul n'échappe à la tentation....

Les justes sont tentés comme le reste des hommes : *tetigit justos tentatio* (Sag., XVIII, 20). Bien plus, lorsque nous progressons dans la vertu, dit saint Grégoire le Grand, les démons, pleins de haine contre ceux qui vivent saintement, nous tentent avec plus de fureur.

Puisque les tentations qui ne viennent pas de Dieu sont néanmoins permises par lui, c'est donc que sa sagesse, sa miséricorde, sa providence, peuvent les faire tourner à notre bien.

Nombreux sont, en effet, les avantages des tentations ; les principaux sont : la connaissance de nous-mêmes qui produit et l'humilité et la confiance en Dieu : la purification de l'âme et la pratique parfaite des vertus, source du mérite....

Les tentations nous révèlent à nous-mêmes ; elles nous font expérimenter la profondeur de notre corruption et de notre misère ; elles sont une des armes les plus sûres que Dieu mette à notre disposition pour combattre l'illusion et la vaine complaisance, ces deux fléaux de la vie spirituelle.

Qui non est tentatus, quid scit ? Celui qui n'est pas tenté, que sait-il ? dit le Saint-Esprit (Eccli., xxxiv, 9.)

Souvent, dit l'auteur de l'Imitation, nous nous ignorons nous-mêmes, mais la tentation nous révèle ce que nous sommes par notre propre fond. Tant que la grâce nous porte, il nous semble qu'aucune vertu ne nous est inaccessible. Mais quand l'influence de la grâce ne se fait pas sentir, que Dieu semble s'être retiré de nous et que le démon nous assiège et surexcite en nous toutes les concupiscences, c'est alors que nous prenons une connaissance expérimentale de notre malice et de notre misère, de notre impuissance propre au bien et de nos tendances foncières au mal ; or cette connaissance expérimentale de nous-mêmes est l'élément fondamental de l'humilité, et l'humilité est la condition essentielle et la mesure de tout progrès dans la perfection....

Cette connaissance humble, ce mépris et cette défiance de soi que produit la tentation, se traduit, par rapport à Dieu, par un sentiment plus profond du besoin que l'âme a de son secours et par une confiance plus grande en lui et en son assistance....

Connaissance de nous-mêmes et de notre néant, du besoin absolu que nous avons à toute heure du secours de Dieu, ce n'est pas encore là tout le profit de la tentation : elle est encore la gardienne et la sauvegarde de nos vertus, elle les purifie de tout alliage de motifs humains et de vaine complaisance, elle

les fortifie et les développe. La meilleure gardienne des vertus, dit saint Grégoire le Grand, c'est la tentation ; c'est par la tentation que les justes progressent, et ce que le démon prépare pour leur ruine, Dieu le tourne à leur gloire : *et quod eis diabolus præparat ad ruinam, hoc Deus eis convertit in gloriam.* (Lib., Moral., c. VI.)

Ainsi la sagesse divine qui dispose tout avec force et conduit tout avec douceur se manifeste avec éclat dans cette épreuve de la tentation que Dieu permet pour le plus grand bien de ses serviteurs, et l'on comprend pourquoi il a refusé d'exaucer la prière persistante de son apôtre lui demandant la délivrance d'une tentation pénible : *Sufficit tibi gratia mea* : ma grâce te suffit ; aussi l'apôtre éclairé disait-il : *Virtus in infirmitate perficitur.*

Mais l'amour paternel de Dieu n'éclate pas moins dans la tentation que sa sagesse ; car s'il permet la tentation, il ne laisse rien au hasard ; c'est lui qui la mesure, qui en détermine rigoureusement toutes les circonstances et qui nous offre le secours surabondamment nécessaire pour en triompher. "Où est la tentation, Dieu est là aussi, dit le P. Faber. Il n'en est pas une qui arrive sans la permission de sa volonté et chaque fois qu'il donne cette permission, il nous donne aussi une preuve de son amour. Chaque tentation porte le cachet de la sagesse divine. Dieu en a calculé les effets... il l'a pesée et mesurée d'après la faiblesse de l'âme à laquelle il l'envoie.".....

Quelle force peut donner à l'âme cette pensée souvent ruminée qu'elle n'est pas seule à l'heure de la lutte, que Dieu, son père, est là, qu'elle combat sous ses yeux, pour sa gloire, qu'il la soutient invisiblement, veille sur elle, et qu'elle ne lui est jamais plus chère qu'à cette heure du combat où il lui semble qu'elle est seule et abandonnée de lui !

Avec la sagesse, la miséricorde, la bonté, l'amour paternel de Dieu, la tentation est aussi parfois une manifestation de sa justice.

Est-ce donc que Dieu induit lui-même au mal, demande saint Thomas d'Aquin, qu'il nous fait dire : Ne nous induisez pas en tentation ? Et il répond : Dieu, peut-on dire,

induit au mal en le permettant, en tant que, pour châtier de nombreux péchés, il soustrait à l'homme sa grâce, sans laquelle infailliblement l'homme succombe à la tentation.

Cette méditation sur la nature, les agents, les motifs et les effets de la tentation m'a donc, ô mon Dieu, manifesté vos perfections infinies. J'adore, dans cette épreuve de tous les jours, votre sagesse qui veut me faire mourir à moi-même, me vider de tout amour-propre, de toute confiance en mes propres forces, pour me rendre capable d'être rempli de votre plénitude ; j'adore votre bonté et votre amour, dans la tendresse et la sollicitude avec lesquelles vous m'assistez et me défendez contre mes ennemis ; j'adore aussi votre justice qui m'a abandonné à moi-même quand j'ai été présomptueux et que j'ai négligé de me retourner vers vous, d'implorer votre secours, ou quand par la multiplication des péchés véniels et la tiédeur, je me suis rendu indigne de votre protection.

II. — Action de Grâces

Puisque, selon la déclaration de l'archange Raphaël à Tobie, la tentation est d'autant plus inévitable qu'on est plus agréable à Dieu,—*quia acceptus eras Deo necesse fuit ut tentatio probaret te* (1)—ce qui s'explique par les bienfaits que l'âme fidèle retire de la tentation,—il s'ensuit que rien n'est plus utile à l'âme que d'avoir une notion bien nette des forces dont elle dispose, des armes et des moyens stratégiques qu'elle doit employer dans sa lutte contre la tentation, ce qui revient, puisque la victoire est tout à la fois l'œuvre de Dieu et celle de sa créature, à bien connaître les secours que Dieu met à notre disposition, et, en même temps, quelle est la part de collaboration venant de nous que Dieu n'entend pas suppléer et qu'il exige pour nous donner la victoire.

La part de Dieu nous est indiquée par saint Thomas d'Aquin en ces termes : Dieu agit sur l'homme pour qu'il ne succombe pas à la tentation, en excitant dans son cœur le feu de la charité dont il est dit que les grandes eaux n'ont pu l'éteindre : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem* (2) ; et en il-

(1) Tob., XII, 13. (2) Cant. VIII, 7.

luminant son esprit pour l'instruire de ce qu'il doit faire et ce, par les dons d'intelligence, de science et de conseil.

Dès lors, nous saurons où est le grand secours que Dieu nous a préparé contre la tentation en général, contre chacune des tentations en particulier, en déterminant le moyen de grâce où Dieu a déposé les plus grandes lumières pour l'intelligence et les plus puissantes ardeurs de charité; ce moyen c'est, à coup sûr, la sainte communion et c'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole du psalmiste: Vous m'avez préparé un festin contre ceux qui me persécutent : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me* (1).

Pour comprendre mieux toute l'efficacité de la communion dans la lutte contre la tentation et quelle reconnaissance nous devons à notre divin Maître, de dresser pour nous tous les jours cette table, de nous appeler tous les jours à ce festin de victoire, réfléchissons à la puissance d'action de la sainte communion contre chacun des agents de la tentation : la chair, le monde et le démon : *tentatur homo a propria carne, a diabolo et a mundo*, dit saint Thomas d'Aquin.

A) L'homme est tenté par *sa propre chair* de deux manières: *a carne dupliciter* ; d'abord, elle l'attire au mal, parce qu'elle recherche toujours ses propres délectations, les délectations charnelles qui constituent souvent des péchés. La chair nous tente en second lieu en nous retirant du bien, *retrahendo a bono*; l'esprit laissé à lui-même se délecterait toujours dans les biens spirituels, mais la chair qui l'appesantit l'en empêche, comme le confesse l'Apôtre, dans son épître aux Romains où il dit : Je me réjouis dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur, mais je vois une autre loi dans mes membres qui répugne à la loi de mon esprit et qui me captive sous la loi du péché qui est en mes membres. (Rom., VII, 22).

Cette tentation de la chair, ajoute saint Thomas, est très grave, parce que notre ennemi nous est intimement uni, et que, selon Boèce, nulle peste n'est plus efficacement nuisible qu'un ennemi qui est notre familier.....

(1) Ps. XXII, 5.

La tentation ici est donc au-dedans de nous-mêmes ; notre royaume intérieur est en perpétuelle révolte et en perpétuel combat, la chair convoite contre l'esprit, *caro concupiscit adversus spiritum* (1), et ce combat est si pénible qu'il arrachait à l'Apôtre des nations lui-même ce cri de détresse : Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus !* (2).

Pour triompher de notre ennemi intérieur, nous devons user d'une double tactique : l'affaiblir lui-même, et fortifier les deux puissances spirituelles qui ont théoriquement l'empire sur lui, mais qu'il asservit trop souvent à ses caprices, en renversant les rôles, c'est-à-dire l'intelligence et la volonté.

Or, tout d'abord, c'est le propre de la communion d'affaiblir en nous la concupiscence, d'attaquer directement et d'éteindre peu à peu le foyer du péché, et c'est là une propriété que lui reconnaît saint Thomas et qu'ont indiquée avant lui tous les Pères de l'Eglise ; car, dit saint Thomas, la communion est une nourriture médicinale, *cibus medicinalis*, guérissant par sa vertu la maladie de la concupiscence dépravée, *morbum pravæ concupiscentiæ sanans* ; la chair du Sauveur, dit-il encore, est la rosée des âmes qui les rafraîchit contre les ardeurs de la concupiscence.

Mais la concupiscence mauvaise, fruit du péché originel, nous le savons par expérience, étend son action jusque sur les facultés supérieures, l'intelligence qu'elle obscurcit, la volonté qu'elle débilité et qu'elle transforme de reine en esclave. Or la communion où Jésus, lumière et vérité, vient dans l'âme pour vivifier l'homme tout entier, a, cela se comprend, son action la plus directe et la plus puissante sur les puissances supérieures de l'âme ; aliment spirituel elle est le pain de vie et d'intelligence avant tout, *cibabit illum pane vitæ et intellectus* (3) ; elle nourrit l'intelligence de vérité, de lumière, en y répandant les vertus et les dons surnaturels de foi, de prudence, de science, de conseil ; elle dissipe les ombres et les ténèbres dont la tentation obscurcit notre esprit, et cela ne peut pas ne

(1) Galat., V, 17. (2) Rom., VII, 24. (3) Eccli., XV, 3.

pas être, puisque ce *pain d'intelligence* n'est autre que la Vérité même, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Et toutefois, la conviction de l'esprit n'est pas tout, c'est dans la volonté que le péché se commet, dit saint Thomas, c'est la volonté qui est en nous la puissance responsable, et, à vrai dire, l'esprit lui-même et ses jugements, en matière morale surtout, sont en dépendance étroite des dispositions de la volonté. Or, c'est surtout cette faculté maîtresse qui a subi le contre-coup de la faute originelle ; le Concile de Trente déclare que le libre arbitre en l'homme a été brisé et affaibli, *fractum debilitatumque*, que sa tendance au bien a été diminuée, et qu'il est incliné au mal, *viribus attenuatum et inclinatum*; donc tendance au mal et faiblesse pour le bien, telle est la volonté de l'homme. Or, le ressort de la volonté, c'est l'amour qui produit le désir : *quocumque feror amore feror*, dit saint Augustin; et si la volonté est affaiblie quand il s'agit du bien et entraînée au mal, c'est que l'amour surnaturel de Dieu y est empêché par l'amour-propre, l'amour désordonné de soi-même; la volonté est toujours forte dans le sens de l'amour qui est prédominant en elle; dès lors, pour guérir la volonté et lui rendre la force pour le bien et donc la domination sur les puissances du péché, sur la concupiscence, le moyen essentiel et infaillible, c'est de développer en elle l'amour de Dieu, la sainte charité. Mais c'est là, pourrait-on dire, l'œuvre propre, l'œuvre spéciale de la sainte communion, c'est son effet essentiel et ainsi il n'est pas de plus sûr moyen d'armer la volonté d'énergie, de générosité, de force, que de communier fréquemment et s'il se peut tous les jours; donc à tous les titres la sainte communion est le moyen principal de triompher des tentations qui nous viennent de notre propre nature.

B) *Le monde* est le second agent de la tentation. Et saint Thomas nous dit qu'il nous tente, lui aussi, de deux manières : d'abord en excitant en nous par ses séductions un désir violent et immodéré des choses de la terre, et ensuite en persécutant ceux qui résistent à ses séductions.....

Or, la sainte communion est encore ici notre grand secours ; d'abord parce que tout ce que l'amour de Dieu gagne dans nos cœurs, l'amour des choses périssables le perd, et qu'elles n'ont plus de puissance pour séduire un cœur qui aime vraiment Dieu et Notre Seigneur Jésus-Christ ; car, comme le dit saint Augustin, toute tentation ici-bas est la lutte de deux amours, et celui des deux qui l'emporte est un poids qui entraîne dans un sens déterminé, ensuite, parce que la communion, pain de lumière et de vérité, pénètre notre intelligence du véritable esprit de la foi qui est l'antithèse de l'esprit du monde, de la prudence spirituelle qui est opposée à la prudence de la chair, de la sagesse de Dieu qui est le contraire de la sagesse mondaine : *Nos autem spiritum hujus mundi non accepimus, sed spiritum qui ex Deo est* (1). Enfin, parce que contre les persécutions du monde, contre l'ostracisme qu'il décrète contre ceux qui se soustraient à son empire et ne se plient pas à son joug et contre les souffrances de toute nature qui en résultent, la sainte communion est encore le grand remède parce qu'elle nous revêt de la force même de Jésus-Christ et parce que la consolation que Jésus a coutume d'apporter chaque jour aux âmes affligées à cause de lui, leur fait aimer leur peine et trouver que leur part est la meilleure.

C) Le démon qui est appelé dans la sainte Ecriture *le tentateur*, nous tente, dit saint Thomas, avec une grande force : *Diabolus fortissime tentat*, et dans sa tentation il procède avec une très grande ruse : *In tentatione autem sua callidissime procedit*. Le démon a des tentations qui lui sont propres, qui portent sa marque spéciale, *tentatione sua* ; sans doute, il nous tente, en excitant nos concupiscences et par lui-même, par son action directe sur nos sens et notre imagination, et par le monde, son agent ; toutefois ces tentations auxquelles il ajoute un plus grand degré d'acuité se ramènent, en définitive, aux tentations de la chair et du monde ; — mais les tentations spéciales du démon, nous dit saint Thomas d'Aquin, sont de ces vices auxquels l'homme reste enclin, même quand il a triomphé de la chair, comme la colère, l'orgueil et autres vices spirituels.

(1) I Cor., II, 12.

Et sa tactique est habile : il ne présente pas de suite à celui qu'il tente une chose qui apparaisse comme mauvaise, mais une chose qui ait l'apparence du bien. Il se transfigure en ange de lumière, ne se proposant tout d'abord que de détourner le juste de la poursuite de son but principal, parce qu'il lui est facile ensuite de l'induire au péché, puis de le lier de telle sorte qu'il ne puisse plus se délivrer. De sorte que toute la tactique du démon se ramène à ces deux points : il trompe et il maintient dans le péché celui qu'il a trompé. . . .

Mais si l'on vient à réfléchir à la supériorité intellectuelle du démon, à l'étendue et à la magnificence des dons naturels dont il a conservé l'usage et qu'il emploie contre nous, il y a bien de quoi être effrayé.

Il est vrai que le démon n'a pas la liberté de nous tenter comme il lui plaît et que la permission de Dieu lui fixe pour chacun de nous et pour chaque tentation les limites qu'il ne lui est pas loisible de franchir ; mais sa supériorité sur nous est si grande qu'il obtient trop souvent un premier avantage par la terreur instinctive qu'il nous inspire.

De tous les secours que Dieu met à notre disposition pour triompher des pièges du démon, il n'en est pas de plus efficace que la sainte communion, et ce, pour trois raisons que nous ne ferons qu'indiquer : 1. La présence de Jésus dans le communiant met le démon en fuite, dit le cardinal de Lugo ; et saint Jérôme : La présence du Sauveur est la torture des démons ; 2. la sainte Eucharistie, par son institution même, est le mémorial de la Passion de Jésus-Christ, par laquelle les démons ont été vaincus, dit saint Thomas ; mais il est impossible de communier à Jésus victorieux de Satan, sans participer aux fruits de sa victoire, et sans avoir contre le démon la force même de la Croix où lui, Satan, qui croyait vaincre, a été vaincu, selon que nous le chantons dans la préface du temps de la Passion ; 3. enfin la communion munit le chrétien d'armes puissantes. Saint Paul nous dit : Revêtez-vous de l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux embûches du diable. (Ephes, VI, 11.) Mais quelle est cette armure de Dieu, sinon notre Sauveur, dont ailleurs le même saint Paul dit : *Indui-*

mini Dominum Jesum Christum ? (1). Et où recevons-nous plus réellement et plus efficacement cette armure que dans la sainte communion ?

En résumé, si la tentation sous toutes ses formes nous assiège sans trêve, si notre propre nature corrompue, le monde et le démon s'unissent pour nous tenter et nous perdre, vous vous offrez à nous, tous les jours, ô bon Jésus, pour combattre en nous et nous assurer la victoire, soyez-en béni et remercié.

(A suivre)

Le Coeur du Bienheureux Curé d'Ars

Source de vie par l'Eucharistie. ⁽²⁾

... Si ce n'est point une tâche minime que d'entrer dans le mystère eucharistique du sacerdoce, ce n'est pas non plus une tâche ingrate et aride. Vous en goûterez bientôt la douceur, lorsque vous aurez contemplé le saint Curé, sortant du confessionnal à l'heure de sa messe, comme le doux et humble agneau qui porte les péchés du monde,—et s'agenouillant en face du Tabernacle, avant de monter à l'autel. Cette fois, il ne va plus au-devant du pécheur, mais au-devant de son Dieu. Sa physionomie s'épanouit : les traces de douleur s'illuminent de joie. Voyez-le donc prier : les deux genoux, sans plus de recherche, sur la pierre nue, le buste déformé par la fatigue et légèrement incliné en avant comme une tige longtemps battue par l'âpreté des vents ; les bras, sans appui, fixés en un geste d'oraison, tellement arrêtés par l'extase qu'on croirait voir l'immobile image d'un saint sur un vitrail gothique ; les yeux dardés vers le Saint Sacrement qu'il violente en sa prière par d'amoureux assauts de séraphin ; sa prunelle de Voyant se dilate avec une avidité candide, et le bleu du ciel y descend tout entier ; sur ses traits est répandue une molle clarté d'aurore diaphane, qui semble suavement mêler les reflets d'en

(1) Rom., XVII, 14. (2) Extrait du panégyrique du Bienheureux, prononcé à Ars par M. l'abbé Charmot.

haut au rayonnement d'amour qui sort de sa chair innocente. Quand on le voyait prier de la sorte, contemplant l'Invisible "*Invisibilem tanquam videns*", instinctivement on portait ses regards où les siens étaient cloués, comme si l'on dut y apercevoir la forme visible de Jésus-Christ.

Quel tableau ! Ce n'est plus seulement une "*Rencontre du père et du prodigue*" — c'est — nous en comprendrons bientôt le mystère,—une "*Nativité*" ou une "*Annonciation*" ; mieux encore, c'est à la fois l'une et l'autre. Une "*Nativité*" car il contemple en ce moment son Premier-né, son Unique, son Enfant Dieu : l'enfant fait pain de vie qu'il adore dans la crèche du Tabernacle, enveloppé des langes eucharistiques,— la veille même à la sainte messe était né de son sacerdoce par la vertu des paroles de la consécration. Il le sait, et il épouse les sentiments de la Vierge Mère. Mais à cette heure matinale c'est surtout une "*Annonciation*", car il se prépare à reproduire le mystère de cet anéantissement du Fils de Dieu sur la terre, de renouveler pour ainsi dire son Incarnation ; bientôt, de même que la Vierge Marie, par l'ombre enveloppante du Saint-Esprit, conçut le Fils de Dieu, et, en prononçant son *Fiat*, le fit descendre du ciel en son sein sous le voile de la chair, lui, le saint prêtre, par la force du même Esprit, en prononçant la formule de la consécration il fera descendre dans le sein de l'Eglise le Verbe incarné, sous les apparences du pain et du vin. "*O vere veneranda sacerdotum dignitas in quorum manibus Dei filius velut in utero Virginis incarnatur*". C'est par lui, comme par la Sainte Vierge, que nous viendra Celui qui apporte la vie au monde : "*Ego veni in mundum ut vitam habeant*"; et s'il le doit céder en dignité et en prérogatives à l'incomparable Mère de Dieu, à lui, cependant, est réservé l'honneur de nous donner un Jésus-Christ glorieux et impassible, directement assimilable, sous forme de nourriture, et par conséquent, sous l'aspect particulier de "*Vie de l'âme*". A cette pensée qu'il va tout à l'heure enfanter "*la Vie*", et qu'il deviendra la mère de son peuple, un peu comme Marie est la Mère des hommes, le Curé d'Ars est abîmé dans l'humilité^m et l'admiration. En lui et par lui, toutes ces âmes puri-

(1) Herb. II, 27,

fiées qui se pressent à la Sainte Table, vont devenir membres vivants du corps du Christ,* remplies de la force vitale qui est en Dieu, consumées par son feu, traversées par sa lumière, et comme transmuées en un état divin *“ut. . . divini ignis commercio inardescamus et in Deos evadamus ”* (1)

Fiat ! dit-il, “qu’il me soit fait selon votre parole”, et il monte à l’autel. Lorsque le sacrifice est achevé, regardez-le encore, se retournant le ciboire en main vers son peuple, il lui offre l’Enfant Dieu comme une Vierge mère, et il me semble l’entendre répéter ces paroles, dites au catéchisme, qui expriment si bien ses sentiments et son rôle actuels : “Mes enfants : Le prêtre est pour vous comme une mère,—comme une nourrice pour un enfant de quelques mois : elle lui donne sa nourriture, il n’y a qu’à ouvrir la bouche. La mère dit à son enfant : Tiens, mon petit, mange. Le prêtre vous dit : Prenez et mangez : voici le corps de Jésus-Christ; qu’il vous conduise à la vie éternelle. Oh ! les belles paroles !. . . Mes enfants, tous les êtres de la création ont besoin de se nourrir pour vivre. Il faut que l’âme se nourrisse. Où est donc sa nourriture ? La nourriture de l’âme, c’est Dieu. Oh ! la belle pensée ! l’âme ne se peut nourrir que de Dieu ! il n’y a que Dieu qui lui suffise ! il n’y a que Dieu qui puisse la remplir ! il n’y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim ! il lui faut absolument son Dieu !”

Et descendant les marches de l’autel de son pas tremblant, il distribuait le pain de vie à la foule affamée : “que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle ”.

La messe dite, tandis que le Saint Prêtre se plongeait dans une action de grâces prolongée, peu à peu la foule rassasiée du pain céleste s’écoulait, silencieuse, hors du sanctuaire.

Oh ! bienheureuses alors les âmes que rien n’empêchait de demeurer à Ars, près du Saint, pour se nourrir tout le jour de sa vue et de sa parole. Car, par sa seule présence, il continuait auprès d’elles les faveurs eucharistiques dont elles avaient été comblées le matin même: il en faisait savourer les fruits,

(1) S. J. Damasc. De fide orth. I. IV c. 13.

et excitait en leur cœur un plus vif désir de les goûter à nouveau. Son oraison au chœur, ses conseils au confessionnal, sa prédication en chaire, sa conversation au dehors, son regard, son sourire, son geste, son maintien, étaient comme un banquet sacré où l'on mangeait, où l'on buvait le Christ : "*O sacrum convivium in quo Christus sumitur !*" Il s'offrait à l'avidité des âmes comme un froment divin, qui avait le goût et la vertu de la sainte Hostie pour avoir été moulu par la souffrance, pétri et mélangé au Saint Sacrifice par l'efficace de l'Esprit de Dieu avec le vrai pain descendu du ciel, tels que deux morceaux de cire fondus ensemble par la chaleur de la flamme. On trouvait en lui un sacrement d'amour qui opérait une véritable transformation de l'âme, une miette délicieuse de la Sainte Table, une manne suave et réconfortante, un pain sans levain d'orgueil et de sensualité où les sens n'avaient point de part. La présence de Jésus-Christ l'avait envahi, pénétré jusqu'aux os, jusqu'à la chair : il portait le Christ comme à fleur de peau ; ses mortifications qui l'avaient rendu, selon son expression "pâle comme une feuille de papier", son humilité qui l'avait à ce point réduit au néant qu'il n'était vraiment plus qu'une "apparence", qu'un "voile sacramentel de la Divinité," sa pureté qui avait tellement illuminé sa chair qu'elle était, dit un témoin "transparente comme celle d'un enfant", tout s'harmonisait en ses traits pour faire de lui, une hostie vivante, mince et blanche, maniable à plaisir, à la portée de tous,—à la fois nourriture des mendiants, viatique des pèlerins, pain béni de la paroisse, se donnant au plus riche et au plus pauvre, totalement, sans être divisé, ni amoindri, de sorte que chacun le possédait tout entier comme s'il fût seul à en jouir, et s'en croyait uniquement aimé. "Quand on était à Ars, disait quelqu'un, on n'avait ni faim, ni soif ; c'était comme le jour de la première communion".—Ainsi, il répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ, car "d'une âme en qui réside l'Esprit, aimait-il à répéter, sort une odeur semblable à celle d'une vigne en fleurs." Ce n'est pas assez dire ; puisque son corps et son âme avaient été broyés par la souffrance comme de belles grappes de raisin mûr comprimées pour la vendange du Seigneur, le parfum dont il embaumait ce coin de

France, semblait plutôt monter du pressoir sanglant où le Christ avait été foulé, et s'élever de là, à travers l'atmosphère des âmes, jusqu'au trône de Dieu, en gage certain de leur gloire future : "*Recolitur memoria passionis ejus, et futura gloriæ nobis pignus datur*".

Et lorsque le temps était venu de quitter Ars, on s'en allait avec ce regret noyé de consolation, qu'on retrouve dans le cœur des Apôtres, au soir de l'Ascension. Joie durable, joie féconde, joie vraie et sainte ! Chacun s'en retournait à son foyer, à son travail, à ses soucis, à ses peines, à ses tentations, à ses deuils, non plus avec le dégoût du prodigue qui revient aux gousses de ses pourceaux, mais avec la jubilation, la paix, la force, l'entrain, la fierté de l'enfant qui a trouvé la table de famille, et qui a savouré le pain de son Père.

Ainsi, tandis qu'un flot d'arrivants montait à Ars, trouble, malsain, boueux, fangeux, le flot des partants descendait calme, clair, pur, irrésistible—on le sentait—en sa marche tranquille vers le devoir, et presque majestueux dans l'abondance de sa paix intérieure. Entre eux, ils se répétaient des mots du saint prêtre, dont ils venaient de goûter l'exacte vérité, et qui leur servaient de résolution pour l'avenir. Avec ferveur, les uns disaient : "Quand on a communié, l'âme se roule dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans les fleurs." D'autres, avec total abandon de soi : "Celui qui communie se perd en Dieu, comme une goutte d'eau dans l'Océan ; on ne peut plus les séparer." Celui-ci s'enhardissait au sacrifice en entendant le tenace écho de cette parole : "Qu'est-ce que vingt ans, trente ans comparés à l'Eternité ?" Celle-là rêvait de faire au Seigneur un don de choix : "Je voudrais, disait-elle, que mon fils devint prêtre." On fait tant de bien quand on est prêtre. Des malades ne voulaient plus guérir, parce qu'ils trouvaient moins de consolation à jouir de la santé qu'à souffrir pour Dieu. D'autres ne désiraient rien que le ciel, parce qu'ils ne pouvaient plus "s'accoutumer à la terre." En un mot, là où il y avait l'esclavage régnait la liberté, là où il y avait le découragement régnait la confiance, là où il y avait l'anarchie régnait la paix, là où il y avait la haine régnait l'amour, là où il y avait la mort régnait la vie. C'étaient les fruits nouveaux de la sainte Eucharistie.

Premier Congrès Eucharistique National de la République Argentine (1)

Mouvement eucharistique dans l'Argentine

Si la célébration du premier centenaire de l'Indépendance de la nation Argentine a fait vibrer en nos âmes les sentiments du plus pur et du plus enthousiaste patriotisme, en faisant revivre sous nos yeux les grandes figures de son épopée, le premier Congrès eucharistique national célébré à Buenos-Aires a apporté à ces fêtes comme la note vibrante dont les échos vont encore se répercutant dans toute l'étendue de la République, proclamant que le peuple Argentin adore Jésus-Hostie dans le Sacrement de son amour.

Et, en effet, la seule annonce de l'heureuse idée d'associer aux grandes fêtes du Centenaire la célébration d'un Congrès Eucharistique a suscité le plus vif enthousiasme chez les catholiques Argentins—qui forment l'immense majorité de la population—et nous vîmes une fois de plus les nobles sentiments de religion et de patrie s'unir harmonieusement pour offrir à Dieu le plus solennel hommage, le plus imposant triomphe.

Les commissions chargées de mener à bien l'entreprise y travaillèrent avec succès, et dans toutes les classes sociales l'on put remarquer ce désir ardent qu'à toute âme de foi, de se dévouer généreusement à toutes les œuvres qui ont pour but la glorification de la Sainte Eucharistie.

De tous les points de la République des adhésions nombreuses affluèrent : tous demandèrent à collaborer, chacun à sa manière, à cette solennelle démonstration de foi eucharistique ;

(1) Ces notes sur le premier Congrès national eucharistique en Argentine sont extraites et traduites des "*Anales de los Sacerdotes adoradores*", organe espagnol de l'Association des Prêtres-Adorateurs pour l'Amérique du Sud.

prêtres, dames et messieurs rivalisèrent de zèle pour donner à cette manifestation patriotique et religieuse le plus grand éclat possible.

L'excellent gouvernement de la nation avait inscrit la procession eucharistique, qui eut lieu le 23 de juillet, au programme des grandes fêtes du Centenaire, et les évêques organisèrent des démonstrations semblables dans leurs diocèses avec les plus beaux résultats.

Les confréries du Très Saint Sacrement, établies en beaucoup d'églises et qui depuis quelque temps avaient une vie plutôt languissante, ont retrouvé leurs anciennes ardeurs et sont venues s'associer résolument à cette grande croisade en l'honneur de Jésus-Hostie. C'est par milliers que l'on put compter les communions qui se sont faites dans toute la République, particulièrement celles d'un grand nombre d'hommes qui se tenaient généralement éloignés de la fréquentation des sacrements, et ce retour s'est fait à la grande édification des fidèles.

Les processions eucharistiques, tant dans la capitale que dans beaucoup de provinces, ont manifesté la souveraineté réelle de Jésus-Hostie dans le Très Saint Sacrement, et son passage triomphal par les rues principales des villes restera comme l'un des meilleurs souvenirs de la grande fête du Centenaire.

Pour être complet, nous devons mentionner d'une manière toute spéciale la dédicace solennelle de l'église du Très Saint Sacrement, monument destiné à garder un vivant mémorial du premier Congrès ; plusieurs évêques et plusieurs centaines de prêtres congressistes ont tenu leurs assemblées dans la crypte de la nouvelle église. Dans ces réunions, ils ont étudié les meilleurs moyens de développer le culte de l'Eucharistie et de faire rayonner son influence dans toutes les classes de la nation Argentine.

Comme manifestation publique, après chaque réunion la procession s'organisait à travers les nefs du temple, qui, malgré ses vastes dimensions, ne pouvait contenir le nombreux concours des prêtres et des laïques qui se disputaient l'honneur de prendre part à ces manifestations.

Tout, assurément, nous fait croire que le mouvement eucharistique inauguré par ce premier Congrès, est appelé à produire les meilleurs résultats et que le culte de la divine Eucharistie sera le principe du renouveau religieux de cette nation si grande, appelée par Dieu à des destinées plus grandes encore.

Cette œuvre si bien commencée n'attend plus que notre coopération, pour que nous ayons le bonheur de contempler non seulement la splendeur de cette belle aurore mais encore le règne du Soleil Eucharistique en notre patrie.

JULES CAMPERO'

Réunions Sacerdotales

Le Congrès Eucharistique de Buenos-Aires n'eut que deux séances réservées aux prêtres. A ces assemblées furent lus, discutés et approuvés les travaux soumis à la Commission d'études. Parmi eux il y en eut de très remarquables, entre autres celui de Mgr Padilla, sur "*le jeûne eucharistique*" et celui d'un Père missionnaire du Cœur de Marie sur "*la musique liturgique*." La première séance fut présidée par Monseigneur Orzali, évêque de San Juan de Cuyo, qui profita de l'occasion pour fustiger la précipitation scandaleuse de certains prêtres dans la célébration de la messe. Dans la seconde séance présidée par S. G. Mgr Bazan, évêque de Parana, ce dernier prononça une allocution sur la convenance et la nécessité de l'apostolat eucharistique. A ces deux séances furent présents le Nonce apostolique et les évêques de la Plata et de Catamarca. Après chaque session, les 300 prêtres réunis, revêtus du surplis, montaient de la crypte à l'église supérieure, et devant les fidèles émus de la grandeur de ce spectacle, défilaient par les nefs avec le Très Saint Sacrement.

Ce fut, dit un témoin oculaire, un spectacle beau et imposant que celui de ces trois cents prêtres qui, à la fin des séances d'études où ils avaient délibéré sur les moyens de mieux honorer l'auguste Sacrement, sortaient de la crypte pour l'acclamer dans l'église supérieure en une belle manifes-

tation de foi et d'amour. Le temple, grâce aux magnificences de l'exposition avait été transformé en une maison de gloire. Ce soir-là, ce ne furent pas les brebis qui firent cortège à Jésus dans la procession, mais bien les pasteurs eux-mêmes; ceux que vous avez constitués guides et maîtres d'Israël, je les ai vus alignés en rangs serrés autour de Vous, ô mon Dieu, comme autour de l'Arche d'alliance les guerriers d'Israël. La flamme symbolique de leurs cierges semblait refléter le feu dont leurs cœurs étaient embrasés, et en cette occasion, plus que jamais, ils étaient déterminés à embraser celui de tous les hommes; oui, en cette circonstance, ils jurèrent de se faire incendiaires, de propager ce feu que vous êtes venu apporter sur la terre. Par deux fois, Seigneur, j'ai vu vos ministres faire le tour de l'église, les yeux fixés sur la magique vision de l'Hostie, tandis qu'un souffle du ciel semblait faire vibrer leurs cœurs. Mais quand je vis, au retour, cette phalange serrée se grouper autour de votre trône de gloire, tandis que chaque note du *Magnificat* criait notre amour et notre gratitude, nos yeux se levèrent vers votre trône baigné d'une lumière de gloire. A la vue de tant de splendeur, d'harmonie et d'enthousiasme, j'ai cru voir tout ouvert devant mes yeux un coin du ciel.

Cette belle cérémonie se termina par un acte de consécration au Très Saint Sacrement.

La Consécration de l'église du T. S. Sacrement

Les solennités religieuses qui ont eu lieu dans l'église du Très Saint Sacrement, durant toute la semaine du Congrès, ont revêtu les caractères des plus grands événements, non seulement par la somptueuse majesté avec laquelle elles ont été célébrées mais encore par l'énorme affluence de fidèles qui ont défilé par ses nefs.

Cette belle église, dont la seule description demanderait tout un article, a été élevée par la piété d'une dame argentine, la Senora Mercedes Castellanos de Anchorena, qui l'a également dotée de tout ce qui est nécessaire au déploiement des cérémonies du culte, telles que les exigent sa foi vive et son amour ardent pour l'Eucharistie.

L'œuvre monumentale qui vient d'être achevée est un ornement nouveau ajouté aux merveilles architecturales de cette belle et prospère cité ; elle est aussi une source nouvelle et inépuisable de piété pour les catholiques qui, lorsqu'ils y viendront se prosterner aux pieds de Jésus en l'Eucharisie, ne manqueront pas de prier pour la bienfaitrice insigne qui a élevé ce temple au Seigneur.

La Consécration solennelle de l'église du Très Saint Sacrement, qui eut lieu le 15 juillet, restera l'un des actes importants du Congrès.

Les rites qui accompagnent la consécration d'une église sont particulièrement frappants et pleins de sens.

La liturgie déploie alors ses plus beaux ornements et tout ce qu'elle fait en ce jour est symbole de joie et présage de félicité en Jésus.

La cérémonie était présidée par S. G. Monseigneur Espinosa, archevêque de la capitale, assisté d'un nombreux clergé ; les autels latéraux ont été consacrés par Messieurs Piedrabuena et Orzali.

L'église, ouverte pour le saint Sacrifice, resplendissait sous ses riches décorations et le maître-autel, magnifiquement orné, apparaissait comme une vision céleste. Pendant les huit jours qui suivirent, des messes pontificales furent célébrées par Mgr l'archevêque Espinosa et Messieurs les évêques Piedrabuena, Terrero, Bustos, Bazan et Orzali.

La chaire sacrée retentit de la voix des mêmes prélats ainsi que de celle de Mgr de Andréa, de l'abbé Reverter et du Rév. Père Heitmann, Supérieur des Assomptionnistes.

Tous ces sermons ont été remarquables et avaient pour thème la sainte Eucharistie.

Les Pères du Très Saint Sacrement ont raison d'être satisfaits des belles cérémonies qui sont venues couronner leurs efforts et leurs travaux.

La belle œuvre qu'ils ont commencée il y a quelques années à peine a pris un merveilleux essor. C'est qu'ils sont infatigables, laborieux et d'une merveilleuse initiative. L'inauguration

des processions du deuxième dimanche de chaque mois a attiré à leur sanctuaire une foule énorme d'hommes et de femmes.

A cette occasion, que mes félicitations montent vers eux comme aussi les vœux ardents qui partent du fond de mon âme pour le succès toujours croissant de leur entreprise : celle de développer l'amour de la Sainte Eucharistie; que la dévotion à Jésus-Hostie se propage de plus en plus parmi nous, grâce au zèle infatigable des fils du Vénérable Père Eymard, le grand apôtre de l'Eucharistie.

Ils ont mérité l'applaudissement général, applaudissement aussi enthousiaste que spontané, interprète du sentiment de tous les Congressistes.

JULES E. PADILLO.

La Procession de Clôture

L'Eglise argentine a voulu prendre part aux grandes fêtes du Centenaire de l'Indépendance par un Congrès eucharistique national qui s'est terminé par la grandiose procession d'hier, et il faut avouer que le succès de celle-ci a été digne de l'intention et de la profonde solidité de cette Institution séculaire.

Il serait injuste de ne pas employer les qualificatifs qui seuls conviennent à cette fête que tout le monde a pu voir se déployer à la claire lumière du jour dans la principale avenue de notre métropole. Là procession, sans exagération, a donné un spectacle grandiose, unique à Buenos-Aires, comme nous n'en avons pas encore vu chez nous et comme on en voit peu ailleurs.

Pendant plus de deux heures a duré le défilé par l'avenue de Mayo, qui durant tout ce temps a été comme le lit d'une rivière qui roulerait une véritable vague humaine, flanquée par la foule stationnée sur les trottoirs ou placée sur les balcons de tous les édifices. Et au milieu de cet immense rassemblement il ne s'est produit aucune note discordante, ce qui assurément fait honneur au savoir-vivre de notre population.

L'habile organisation de la procession a permis de faire un calcul approximatif du nombre et de la qualité de ceux qui y prirent part. Environ deux cents mille personnes, représentant toutes les classes de la société, depuis les plus considérables jusqu'aux plus modestes; le gouvernement, les professions libérales, la finance, la noblesse, le monde du travail, la jeunesse, la plèbe, en un mot tout ce qui peut donner l'idée exacte d'une force sociale véritable et organisée.

A la suite du groupe des prélats marchaient le général Allaria, ministre de la guerre; le vice-amiral Saenz Valiente, ministre de la marine, le Docteur Moyano, ministre des travaux publics, plusieurs sénateurs et députés, le vice-président élu, le docteur Pelagio B. Luna, des officiers de l'armée et de la marine, des ex-ministres, des représentants nombreux de la finance et du commerce et un groupe nombreux d'autres personnages importants.

La jeunesse des établissements catholiques d'enseignement secondaire formait de brillantes phalanges, entre autres le collège de San-Jose avec son groupe de personnages historiques, les collèges de Salvador, Lacordaire, Lasalle, Saint-Charles et beaucoup d'autres. Venaient ensuite les cercles ouvriers, les tertiaires franciscains, la confrérie du Rosaire, composée de gens de couleur, l'Adoration nocturne, la Société catholique Italienne, la congrégation du Perpétuel Secours, le cercle traditionaliste, un corps de boy scouts, la jeunesse catholique, le cercle catholique des étudiants et beaucoup d'autres associations qui fournirent chacune à la procession un nombreux contingent.

Le défilé commença dans l'ordre le plus parfait; en priant et en chantant, les groupes s'avançaient en rang de seize sur une double colonne, offrant au regard l'aspect le plus imposant.

Mais là où devait avoir lieu l'apothéose de Jésus-Hostie, c'est sur l'immense place du Congrès.

Qui ne connaît, même parmi les étrangers, la place du Congrès, si spacieuse et si esthétique? Ce site si ravissant et si vaste, était littéralement couvert d'une immense houle humaine dont les flots se balançaient au souffle d'une harmonie

qui n'avait rien de ce monde. A la surface de cette mer vivante flottaient des étendards aux couleurs variées, donnant au spectacle un charme particulier, tandis que les bannières gracieusement soulevées par la brise semblaient faire monter vers le Dieu triomphateur l'expression des sentiments de tout un peuple. Tout Buenos-Aires était là ainsi qu'un grand nombre d'autres citoyens de l'Argentine, et trois fois descendit sur eux la bénédiction de l'Hostie du haut du colossal monument du Congrès.

Après la bénédiction du Très Saint Sacrement, l'hymne national argentin, chanté en chœur, par des milliers de voix sur la place du Congrès, termina d'une manière splendide la visite triomphale du Roi de l'Hostie.

Il est impossible de ne pas souligner l'importance d'une manifestation religieuse et sociale aussi grandiose que celle que viennent de donner les catholiques de Buenos-Aires.

Nous avons été témoins récemment de nombreuses parades publiques, organisées dans des buts politiques, patriotiques et autres. Rarement, en vérité, il s'est vu quelque chose d'aussi imposant et d'aussi respectable quant au nombre, à la composition et à la distinction que cette procession du Congrès eucharistique. L'on peut ne pas être catholique, être ennemi de la foi, indifférent en matière de religion, mais il est impossible de nier que le catholicisme à Buenos-Aires soit une force organisée et puissante, comptant dans son sein des éléments sociaux d'exceptionnelle valeur. La preuve, à défaut d'autres témoignages tangibles, c'est la grande manifestation d'hier. Une foule immense a rempli, plusieurs heures durant, l'avenue de Mayo avec une distinction difficile à surpasser. Par le seul fait de sa présence, le catholicisme à Buenos-Aires a affirmé ce dont il est capable et montré l'influence qu'il possède en cette République. Et au risque de déplaire à certains réformateurs, nous déclarons préférer ces multitudes paisibles qui savent contenir de grandes réserves d'énergie et de culture, à ces multitudes déchaînées par les agitateurs contre l'ordre et la tradition nationale.

(Extrait du journal "La Epoca.")

Publié avec l'approbation de S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal

SOMMAIRE

Ad Sacerdotes adoratores, 293. — L'Eucharistie et le Pape, 294. — Dévotion à la Sainte Eucharistie, 297. — Sujet d'adoration: Le *Pater* médité devant le T. S. Sacrement: Sixième demande, 302. — Le cœur du bienheureux Curé d'Ars, source de vie par l'Eucharistie, 312. — Premier Congrès eucharistique national de la République Argentine, 317.

DEFUNTS

M. l'abbé A. M. H. Vaillantcourt, du diocèse de Québec, membre de l'Association depuis Août 1912.

R. I. P.

MESSE ANNUELLE

Pour les Associés défunts.

(Messe privilégiée par Rescrit du 8 février 1905).

Nous prions les Confrères qui ont leur numéro d'inscription de **2300** à **3600** de vouloir bien célébrer durant le mois la messe prescrite pour les Associés défunts.

TRIDUUM EUCHARISTIQUE

Par le P. LINTELO, S. J.

PLUS de 5000 exemplaires écoulés en quelques mois, des traductions en différentes langues, les éloges les plus bienveillants de nombreuses revues ecclésiastiques et religieuses, démontrent que cet ouvrage répondait à un besoin et vient à son heure.

Cet ouvrage, en effet, est bien propre à aider le prêtre dans son ministère de prédication eucharistique, et en particulier pour la prédication des Quarante-Heures et des Triduums. — L'idée nette et précise, le style concis et sobre, la brièveté des développements sont autant de qualités qui permettent d'utiliser facilement ce livre.

Cette nouvelle édition paraît avec des ajoutés considérables. Plusieurs chapitres sont entièrement nouveaux.

Ce livre rendra certainement de très grands services au clergé. C'est un livre pratique et vivant.

2ème édition. - 180 pages in-8. - - Prix: franco 35 sous.

EN VENTE AU

BUREAU des ŒUVRES EUCHARISTIQUES,
368 AVE MONT-ROYAL Est, - - - MONTREAL.

NOTICE

— SUR —

L'Association des Prêtres-Adorateurs

1. Obligations.

1. Faire, chaque semaine, une heure continue d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé ou renfermé dans le Tabernacle.

De préférence, la faire avec ses paroissiens à jour et à heure fixes. Dans ce cas, on peut faire l'exposition privée, c'est-à-dire ouvrir le Tabernacle et terminer par la Bénédiction.

2. Envoyer régulièrement, au siège de l'Œuvre, le *billet mensuel* avec indication des heures faites durant le mois.

3. Célébrer une messe, chaque année, pour les associées défunts. Cette messe est privilégiée.

2. Avantages principaux.

1. Une indulgence plénière pour toute heure d'adoration, à quelque jour qu'on la fasse, en y priant un peu aux intentions du Souverain Pontife.

2. Les très nombreuses indulgences plénières et partielles dites de la *Station du Saint Sacrement*, pour une simple visite au Saint Sacrement, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*.

3. Commencer *Matines et Laudes* tous les jours, à partir de 1 heure de l'après-midi.

4. Faculté de recevoir du *Tiers-Ordre Franciscain* et de donner aux tertiaires réunis en commun l'Absolution générale, *communi formula*.

5. Faculté d'attacher aux chapelets l'indulgence des *Croisiers* par un simple signe de croix.

Ligue Sacerdotale Eucharistique

BUT: Promouvoir la Communion fréquente et quotidienne, parmi les fidèles, selon le Décret du 16 Déc. 1905.

CONDITIONS: 1. Être inscrit dans la Ligue. — 2. S'efforcer, dans toute la mesure possible, par les moyens dont on dispose, de propager la pratique de la communion fréquente.

AVANTAGES: Les membres de la Ligue peuvent:

1. Jouir de l'*Autel privilégié* personnel trois fois la semaine.

2. Gagner une indulgence plénière à toutes les fêtes primaires des Mystères de la foi, de la Très Sainte Vierge et des Saints Apôtres.

3. De plus, une indulgence de 300 jours pour chaque œuvre qu'ils feront conformément au but de la Ligue Sacerdotale.

4. Après une retraite de 3 jours, ils pourront donner au peuple la *Bénédictio Papale*, à condition que ces exercices soient dirigés vers une connaissance plus grande et une fréquentation plus assidue de l'Eucharistie.

5. Ils peuvent faire gagner, une fois par semaine une *indulgence plénière à ceux de leurs pénitents* qui ont coutume de communier tous les jours ou presque tous les jours, (c. à. d. au moins 5 fois la semaine.) Cette concession peut être faite pour plusieurs semaines à la fois.

6. Appliquer aux chapelets les indulgences dites des «Pères Croisiers, » par un simple signe de croix.

(Pour user de ce dernier pouvoir, les prêtres inscrits seulement dans la Ligue doivent avoir le *visa* de leur Evêque.)